

BERTHE BUXY

LA DEMOISELLE AU BOIS
DORMANT

Berthe Buxy
La Demoiselle au Bois Dormant

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24180740

La Demoiselle au Bois Dormant:

Содержание

I	4
II	27
III	39
IV	61
Конец ознакомительного фрагмента.	72

B. de Buxy

La Demoiselle au Bois Dormant

I

De l'herbe, des saules pleureurs, des roses, une verdure intense et libre; et, parmi cette herbe longue, un peu couchée, dans l'ombre légère et tremblante des saules, sous les guirlandes sveltes des rosiers, de grandes dalles en pierre grise du Jura à peu près uniformes, avec des signes gravés sur lesquels tombaient des feuilles de saule flétries, des aiguilles de pin odorantes, de larges feuilles de rose pâles.

Elles ressemblaient de loin à de vieux cadrans solaires noyés dans le gazon; seulement, c'était des noms d'hommes qu'elles portaient à la place du chiffre des heures.

Il y avait, dans le même enclos, une église grande comme une chapelle, basse, trapue, soutenue par des arcs-boutants qui épaississaient encore ses lignes ramassées.

Le clocher, une tour carrée sans cadran, surmontait la porte principale et n'avait pas d'autre horloge qu'un essaim de corbeaux aux cris desquels les habitants du village de Mirieux prétendaient reconnaître l'heure. Un petit porche s'avancé, appuyé sur ses

pilliers de bois. La grand'porte, lourdement cloutée de fer, était ouverte et laissait voir, derrière la corde qui pendait du clocher, la profondeur obscure, déserte, du petit temple dans tout l'archaïsme pur de sa pauvreté.

Et, en haut des trois marches disjointes, dans l'encadrement du portail, parut une jeune fille qu'on n'avait pas entendue venir et qui se trouva là comme directement émanée de ce milieu, de cette paix sacrée dont elle portait elle-même l'empreinte.

Jeune fille ou enfant, elle était les deux à la fois plutôt. Elle avait une robe de soie légère, claire, semée de très fines et délicates branchettes de fougère assez espacées, et qui ressemblaient à des ombres de feuillage; les plis abondants de l'étoffe étaient retenus à la taille menue de la jeune fille par une ceinture étroite de velours vert que fixait une boucle de vieil or en forme de feuille de fougère. Un grand chapeau de paille fine mettait dans l'ombre tout son visage. Elle avait aussi des gants de peau blanche, des souliers fauves, et son costume sans âge, qui était à la fois d'un suranné piquant et d'un modernisme extrême, aurait aussi bien convenu à quelque jeune aïeule de portrait.

Elle descendait, à la fin, d'une allure un peu lente et presque sans mouvement visible; elle prit un sentier que marquait à peine une flexion plus persistante, une nuance plus mate de l'herbe; elle marcha vers un groupe de ces pierres qui peuplaient les abords de l'église. Celles-là étaient plus élevées que leurs voisines. La jeune fille s'assit sur l'une d'elles comme elle aurait pris place au bord de la couche d'une amie; et elle regarda les inscriptions

qui, toutes, répétaient le nom de Menaudru. Ses yeux revinrent à la pierre sur laquelle elle s'était assise. Il y avait écrit là: Auberte-Anne-Marie de Menaudru, retournée à Dieu dans sa dix-huitième année.

Elle posa l'une de ses mains dégantée sur le dernier prénom, comme pour le cacher ou l'effacer, et elle lut à demi-voix le reste de l'inscription qui ainsi reproduisait exactement son propre nom: Auberte-Anne de Menaudru. Sa voix, au timbre un peu voilé, glissa et s'évanouit dans l'air tiède. Auberte demeura immobile, la main toujours appuyée sur la pierre; mais elle levait la tête pour regarder devant elle et cette attitude, rejetant son chapeau en arrière, découvrait son visage. Elle avait un teint brun pâle, presque ambré, la peau d'une texture particulière, veloutée, qui devenait sur le cou plus fine encore et plus brune, de beaux yeux bleu foncé très longs, des sourcils sombres, nets et réguliers, en forme de croissant, des cheveux brun mordoré, éclairés de longues mèches châtaines, fins, lisses, sans ondulation et dégageant le front. Ils tombaient bien plus bas que sa ceinture en une épaisse natte enfantine.

Et la combinaison des nuances de son teint, de sa chevelure et de ses prunelles se fondait en un ensemble attirant et très doux.

Elle regardait une hauteur boisée, au sommet de laquelle s'élevait sa demeure, le château de Menaudru. Les ombrages géants qui entouraient l'habitation la dissimulaient à demi, et l'on n'entrevoyait que par échappées fugitives des portions de sa masse grise, hardiment plantée. Auberte se leva, secouant les

feuilles qui étaient déjà tombées sur elle. Pour sortir du cimetière, elle gagna une petite porte d'où lui arrivaient des vibrations intermittentes, vagues et argentines.

De l'autre côté du mur, derrière la porte, attendait une belle mule d'aspect plantureux, fier et pacifique, plus une petite fille hâlée qui faisait mine de garder la mule; mais il était évident qu'en réalité, c'était la mule qui surveillait la conduite de l'enfant.

Auberte s'approcha, et dit distraitement:

– Laisse Olge, ma petite. Et voilà pour ta peine.

Elle tira une piécette d'un porte-monnaie d'écaille blonde à monture d'argent et de velours bleu très passé, qui avait bien pu appartenir à la première Auberte de Menaudru. Elle se ravisa en regardant la petite figure rougie et morose qui se détournait.

– Tu as encore pleuré, dit-elle avec un accent de réprimande qui ne messayait pas à ses jeunes lèvres sérieuses. Zoé, tu t'es mise en colère! Et qu'est-ce qui t'a meurtri la joue? C'est à ta nourrice que je donnerai ta récompense.

– Excusez-la, demoiselle, dit soudainement une grande paysanne sèche derrière Auberte, c'est une enfant; une enfant tombe souvent, se tale et pleure.

– Mais une enfant sage ne se fâche pas, répliqua Auberte en effleurant du doigt la joue empourprée de la petite fille.

Les yeux de Zoé eurent un éclair qui parut déconcerter Auberte. Elle fit un geste pour attirer à elle l'enfant, mais elle se contenta de dire:

– Tu n'as pas de chagrin, Zoé? personne ne t'a fait du mal?

Zoé ne sembla point entendre.

– Ah! soupira la nourrice Hermance, c'est bien la petite bûche la plus entêtée. La demoiselle veut-elle que nous l'aidions à monter sur sa mule?

– Merci, fit Auberte avec une dignité tranquille, je rentre à pied.

Hermance s'éloigna dans une autre direction, emmenant la petite Zoé. Zoé était nu-pieds, soit qu'elle ne possédât point de chaussures, soit qu'elle eût, comme l'en accusait souvent Hermance, laissé ses sabots dans quelque haie pour faire des nids aux oiseaux. Elle avait, pour tout vêtement, une chemise trop large et une jupe trop courte; son apparence était comique et sauvage. Auberte ne sut pourquoi elle avait le coeur serré en la voyant marcher, si malingre et petite, à côté de la grande femme pondérée qui lui servait de mère.

Auberte referma la petite grille qu'elle venait de franchir, remit dans son aumônière de velours myrte la clef qui était sa propriété personnelle et s'engagea dans une allée.

Le parc de Menaudru touchait au cimetière, avec lequel il communiquait par cette porte, et les châtelains n'avaient point à sortir de chez eux pour venir à l'église. Le parc, immense et touffu, s'étendait sur tout ce flanc de la montagne en une avalanche de verdure parcimonieusement coupée de clairières et de pelouses.

Auberte avait enroulé la bride à son bras et cheminait côte à côte avec Olge. Parfois, elle passait silencieusement la main sur

les flancs lustrés de la bête et plongeait, avec une complaisance rêveuse, son regard dans les yeux brillants d'Olge; cela la reposait d'avoir eu à subir le regard farouche et hostile de cette petite rebelle de Zoé.

Olge n'était point une mule ordinaire: le premier coup d'oeil suffisait à vous en convaincre. C'était d'abord une bête de grande valeur par sa beauté, la sûreté impeccable et élégante de son allure, la souplesse ferme de ses membres aux formes parfaites, l'éclat de son poil gris d'argent moiré comme un satin. Mais ces attraits extérieurs, tout rares et précieux qu'ils fussent, n'étaient que peu de chose auprès de ses autres qualités. De fait, elle avait les mouvements d'une intelligence lucide et prompte, et ses yeux, ses yeux humides d'animal tendre, dans lesquels sommeillait une étincelle de malice, avaient un regard si vivant, si parlant, qu'ils vous troublaient comme l'appel d'un coeur humain enfermé dans ce corps de bête.

Mais ils ne troublaient point Auberte: elle avait l'habitude, depuis l'enfance, de considérer sa mule comme un membre marquant de son entourage, et, peut-être sans bien s'en rendre compte, comme un bon esprit attaché à sa personne sous cette forme. Et, dans l'ancestral patrimoine de Menaudru, dans la solitude inviolée de ses bois et de sa montagne, Auberte avait mené une vie assez étrangement retirée pour que de telles croyances pussent flotter avec l'air qu'elle respirait.

Laurent de Menaudru, son frère aîné, qui n'était que son demi-frère, lui avait fait présent de cette mule alors qu'elle

n'était encore qu'une petite fille. La mule s'appelait déjà Olge, sans que personne connût l'origine de ce nom scandinave, non plus que rien de son histoire. Depuis cette époque de leur réunion, Auberte avait passé bien des heures de son existence contemplative bercée par le pas d'Olge. Olge était une amie fidèle; la musique des grelots d'argent de son collier avait été l'accompagnement invariable des longues méditations d'Auberte. Elles avaient exploré ensemble, dans tous les sens, le parc dont elles ne sortaient guère, mais qui était assez vaste pour suffire à leurs plus aventureuses excursions. Auberte se promenant sur sa mule, avec son air de détachement et de royale douceur, était bien la princesse qu'il fallait au vieux domaine endormi, et elle portait aujourd'hui dans ses lentes courses une âme aussi innocente que l'avait été son âme d'enfant.

Si mesurée que fût leur allure, Auberte et Olge finirent par atteindre le château. C'était une construction singulière, et ses murs, édifiés en pierre indestructible du Jura, avaient une assez effrayante épaisseur pour justifier en quelques points l'origine démesurément reculée qu'on lui attribuait. Les chroniques du lieu attestaient que là avait été bâti le palais des vieux rois burgondes, et que ceux-ci avaient longtemps abrité leur trésor dans ces murs de forteresse qui portaient déjà, ou à peu près, le nom de Menaudru.

Ce trésor était passé à l'état de légende. Ses restes fort écornés, il se comprend, par l'oeuvre combinée des siècles et de nombreuses générations de Menaudru, existaient encore,

prétendait-on, lors de la Révolution, époque à laquelle ils avaient définitivement disparu sans laisser de trace.

L'architecture extérieure de la maison était, sur une face au moins, d'une simplicité primitive et toute mérovingienne. Au-dessus d'une vallée très accidentée, dont elle dominait les parois abruptes, cette aile formait un carré long, massif, de pierres grises, soutenu jusqu'à la hauteur d'un second étage par de formidables contreforts au pied desquels commençait la pente de la vallée. Il n'y avait d'ouvertures qu'au sommet du bâtiment, où une rangée de fenêtres carrées à petites vitres avaient été percées ou multipliées à une date récente, puisqu'elle ne remontait guère qu'à quelques siècles. On embrassait de là une vue extraordinaire, un entrecroisement de montagnes et de vallées qui produisait des jeux magiques de lumières et d'ombres, tandis qu'autour de Menaudru, le grand vide de sa solitude aérienne se creusait en abîme vaporeux, ou bien, par les beaux jours, s'étendait en un calme resplendissement d'éther.

Quand on était tout près, et dans l'immédiat voisinage des contreforts, on s'apercevait qu'une autre construction, moderne celle-là, avait été adjointe à Menaudru et que, par une disposition assez inexplicable, les deux bâtiments qui étaient contigus se tournaient exactement le dos.

Cette sorte d'annexe, qui n'appartenait pourtant point à Menaudru et qu'on appelait la Maison, par opposition au château, était abandonnée depuis longtemps; les hiboux, les hirondelles, les chauves-souris y avaient élu domicile. Le lierre

et la verdure l'étouffaient de leurs envahissements, au point de lui donner l'aspect d'une énorme hutte de feuillage. Ainsi retranchée derrière le rempart de ses arbres et des murs élevés de sa cour, elle disparaissait et il était facile d'oublier que ce parasite disputait au château la possession autocratique du mont de Menaudru.

Cette après-midi, un souffle invisible soulevait les rideaux de verdure de la maison.

Auberte tourna le bâtiment d'avant-garde de son château en suivant la bande de gazon, assez large en réalité, qui côtoyait le vide et servait de chemin, elle entra dans une cour profonde, assombrie par des ormes gigantesques.

L'aile burgonde, comme on appelait la plus ancienne partie de Menaudru, formait, avec deux autres bâtiments enjolivés de tourelles et de fenêtres voûtées, trois côtés de cette cour.

Auberte laissa sa mule au soin d'un vieux domestique et pénétra dans la maison. C'était une demeure bien silencieuse et que la grandiose proportion de ses pièces, la hauteur de ses plafonds faisaient paraître nue, en dépit de son mobilier froidement somptueux et de ses tentures.

Auberte entra dans un salon au luxe symétrique; les rideaux de velours uni étaient montés avec des anneaux de verre sur des baguettes qui ressemblaient à des verges d'or.

Près de la porte-fenêtre, une femme était assise, sa tapisserie à la main: les matériaux de son ouvrage étaient posés auprès d'elle, sur un guéridon à galerie de cuivre.

Auberte traversa, d'un pas glissant, le salon dont le parquet ciré était une étonnante mosaïque compliquée, une combinaison puérile et savante de rosaces géométriques en bois différents dont les essences odorantes gardaient encore un parfum vague qui imprégnait la pièce. La travailleuse, qui était la comtesse de Menaudru, leva la tête. Elle était la mère d'Auberte, mais on l'eût prise aisément pour son aïeule, tant sa chevelure était grise, ses yeux éteints, son visage fatigué. Elle avait, sur ses traits fins, une expression distinguée et douce qui, seule, subsistait dans l'effacement absolu, volontaire ou fatal, de sa personne, de sa mise et de son caractère.

Elle répondit d'un signe de paupières au bonjour de sa fille et effleura de ses lèvres décolorées, presque timides, la joue qui se penchait vers elle, cherchant ses caresses.

– Laurent est-il rentré? demanda Auberte.

– Non, répondit Mme de Menaudru, il ne reviendra pas ce soir.

Et comme Auberte se dirigeait vers la terrasse:

– Vous sortez encore, Aube? dit la mère. Que ferez-vous?

– Je... je dessinerai, je pense, fit la jeune fille en étendant sa main nonchalante vers un carton à dessin aux rubans soigneusement noués. Viendrez-vous avec moi, maman?

– Non, pas aujourd'hui: votre père peut m'appeler.

Ce n'était jamais aujourd'hui que Mme de Menaudru pouvait sortir avec Auberte. La jeune fille prit son carton à dessin et s'en alla seule, avec une aisance résignée et calme, qui témoignait

d'une longue habitude.

La petite scène qui venait de se passer se renouvelait à peu près tous les jours; la mère et la fille avaient échangé cent fois déjà les paroles qu'elles venaient de se dire, et sur le même ton affectueux, désintéressé, un peu assoupi. Mais Auberte avait senti quelque chose d'inusité dans la manière d'être de sa mère, un imperceptible trouble qui, chez cette nature bonne et détachée, pouvait passer pour un indice de mécontentement ou de malaise. Auberte pensa que son père avait, peut-être, une crise de spleen plus accentuée que de coutume et, quoiqu'elle dût en subir le contre-coup, elle ne songea pas plus à s'en irriter que d'une variation inopportune de la température.

Le salon donnait de plain-pied sur la terrasse dont les minuscules parterres, en forme de coeurs, de losanges, de trèfles à quatre feuilles, de croix grecques, étaient remplis de verveines, de balsamines et de pensées, et séparés par de petites allées aux cailloux ronds.

Une antique balustrade de pierre entourait cette terrasse, d'où l'on descendait par une suite de marches très larges sur une grande pelouse.

C'était ici la façade nord de Menaudru, et le château étant construit en contre-bas sur la montagne, les ouvertures se trouvaient au niveau du parc. Car c'était encore le parc, mais du côté de la grande montagne qui s'élevait bien plus haut que Menaudru. On ne découvrait de là ni champs, ni villages, rien que des pâturages et des sapins, des sapins surtout dont les

émanations résineuses chargeant l'air frais et vif, le rendaient délicieux à respirer.

Auberte marchait sous le feuillage indiscipliné, et les branches pénétrées par le soleil l'enveloppaient d'une haleine aromatique et chaude. Elle s'avavançait posément comme vers un but déterminé, et le sentier, envahi par les arbustes échevelés qui auraient dû lui faire une haie décorative, la conduisit en peu d'instant à un mur d'enceinte, couvert de lierre, assez dégradé pour qu'elle se servît de ses interstices comme de marches et arrivât sans difficulté au sommet, qui était large et rembourré de mousse. C'était la clôture qui séparait du jardin de la Maison le parc du château, et ce jardin l'emportait sur le parc en sauvages magnificences.

De sa place, Auberte dominait le fouillis verdoyant où couraient des frissons de vie mystérieuse. Jamais personne ne venait là; le regard d'Auberte était le seul qui cherchât jamais la beauté de ce recoin vierge. Depuis des années, arbres et plantes y allongeaient sans contrainte leurs pousses les plus folles. Il régnait dans ces parages une paix ardente qui enveloppait l'âme d'Auberte. Elle aimait à regarder dans le jardin, elle aimait à sentir ce jardin près du parc, redoublant la paix et la solitude de Menaudru par une paix et une solitude plus complètes et plus mystérieuses. Car, bien entendu, le jardin était plein de mystères pour Auberte. Dans ces massifs, sous l'entrelacement de ses branches, passaient des ombres que le commun des mortels appelait des écureuils ou des hérissons, des couleuvres ou des oiseaux. Auberte savait à quoi s'en tenir.

Qui alors récoltait les fruits tombés dans l'herbe épaisse? qui est-ce qui cueillait les grandes fleurs épanouies à foison et qui, vues de loin, dans la pénombre verte des feuillages ou sous un embrasement de soleil, prenaient des formes et des splendeurs inconnues?

Auberte s'emplissait les yeux de la quiétude religieuse de ce lieu. Elle avait pour s'appuyer le tronc d'un grand sapin, le plus haut de Menaudru, qui avait poussé contre le mur qu'il semblait étayer, et prenait racine bien plus bas parmi les ruines d'une ancienne chapelle.

Ses branches majestueuses projetaient leur ombre noire en partie sur Menaudru, en partie sur l'enclos voisin.

Le grand sapin était un ami spécial d'Auberte, le large geste de ses branches étendues était rempli d'amour et d'un secret appel. Et sa voix, le bruit du vent dans sa verdure immortelle... Mais je ne vous en dirai rien, je ne parlerai pas du langage que le sapin tenait à Auberte.

Elle l'écoutait avec recueillement, sans bien le comprendre.

Elle avait cru, parfois, qu'il disait toujours et sans se lasser: Ici, ici... Et c'est peut-être pour cela qu'elle revenait volontiers ici. Elle se couchait à demi sur le mur effrité et moussu, ses yeux un peu somnolents perdus devant elle, ses mains oisives jointes sur ses genoux.

Aujourd'hui, dans un élan soudain, elle attira l'une des branches retombantes et cacha tout son visage contre ce feuillage balsamique de sapin. A ce moment, elle entendit près d'elle un

cri d'oiseau, et, sur sa jupe, tomba un fruit qu'elle prit d'abord pour une pomme de pin, mais qui était une figue.

Elle examina le figuier tortu, dont la tête chevelue dépassait la cime du mur et la recouvrait de lourdes cascades vert sombre. Le figuier se mettait-il à lui offrir ainsi ses fruits? Un autre cri d'oiseau jaillit, si vif et si près d'elle qu'elle tressaillit un peu, tout en continuant à réfléchir.

Comme toute sa vie avait été facile et unie, se disait-elle, un peu engourdissement dans cette tiédeur égale de bien-être moral et physique; mais la torpeur auguste de Menaudru lui était favorable. Tout le monde était si bon, sa mère, son père et Laurent, le fils aîné de M. de Menaudru, malgré leur froideur et leur réserve extrêmes, et les pauvres, les serviteurs, les paysans, personne n'avait jamais eu pour Auberte un regard dur ou une parole acerbe. Et elle se demandait pourquoi tout le monde était si bon pour elle.

Encore un cri d'oiseau, mais celui-là prolongé, doux et triste, résonna comme une réponse qu'elle ne comprit point.

Puis un autre joyeux et moqueur, puis la chute preste d'une nouvelle figue. Les oiseaux les plus variés s'étaient-ils donné rendez-vous dans ces parages? et quel était l'écureuil espiègle qui visait la robe d'Auberte? Mais toutes les voix d'oiseaux s'élevèrent à la fois en un gazouillis bruyant et malicieux. Auberte se dressa vivement sur le mur et regarda dans le jardin.

Quand elle vous disait que c'était un jardin enchanté! Dans le feuillage du figuier, deux grands yeux gris, clairs et limpides

comme une eau étincelante, la regardaient droit dans les yeux. Et, tout autour d'elle, sur les arbres, dans les arbustes, brillèrent d'autres prunelles curieuses.

N'avait-elle pas bien deviné! Le vieux jardin délaissé ne recérait-il pas d'incomparables merveilles?

Il avait dormi longtemps, mais voilà que le sortilège était rompu: ses arbres s'animaient, ses fleurs se balançaient sous de surnaturelles impulsions, la vie commençait à sourdre dans les brins d'herbe.

Il y eut un grand froissement de feuilles, un jeune corps svelte et long, vêtu de serge bleue, se dégagea du figuier, et, sur le mur, se dressa une jeune fille alerte et souple, tout contre Auberte qui, dans sa surprise, faillit tomber à la renverse. Elle fut retenue par une petite main fort vigoureuse, à l'étreinte énergique et franche; un rire vif passa entre des dents courtes, menues, dont l'éclat vraiment invraisemblable éblouit Auberte.

– Allons! n'ayez pas si peur, je suis Gillette Droy! N'allez-vous pas vous évanouir? Je voudrais qu'Hugues vous voie.

Auberte, aussi palpitante que si l'un des grands iris de l'étang se fût courtoisement approché d'elle pour lui parler, regardait l'interlocutrice qui lui tombait littéralement du ciel.

L'inconnue était mise en habitante fort moderne du monde civilisé. Elle était très mince, très élancée, de tournure élégante, et son type n'avait certes rien de banal. Son visage, irrégulier et délicat, était accaparé par ces yeux rieurs, d'un gris pâle et limpide, qu'Auberte avait vus tout à l'heure; sa peau, si

fine qu'elle atteignait une idéale transparence, était presque uniformément rose tendre, à peine si elle s'avivait aux joues d'une teinte plus prononcée; enfin, elle était nu-tête et sa chevelure assez ébouriffée, d'une consistance moelleuse, était d'un blond de chanvre presque blanc quand on la voyait sous un certain jour, et s'éclairait par instants d'une lumière extrêmement pâle, un peu féérique.

– Et qui est donc Gillette Droy? dit Auberte qui retrouvait déjà sa dignité sérieuse, empreinte de douceur.

Mlle Gillette se retourna comme pour en appeler aux arbres, à la Maison, ou à quelque invisible témoin.

– Elle ne sait pas qui nous sommes!.. fit-elle.

Et revenant à Auberte:

– Vous ne savez pas à qui appartient cela?

Elle embrassa du geste tout son inculte domaine avec la Maison dont un coin de toit dépassait le feuillage.

Auberte ne pouvait croire à la vérité qu'elle voyait poindre; une sorte d'animation amena un peu de sang à ses joues.

– La Maison appartient à des gens qui ne l'habitent point, fit-elle; des parents éloignés à nous, je crois.

– Oh! pour la parenté, qu'il n'en soit pas question, s'il vous plaît, intercala Gillette; mais la Maison est à nous, bien à nous. Mon père ne pouvait pas l'habiter parce qu'il avait une profession. Il vient d'obtenir sa retraite et nous sommes arrivés cette après-midi. Eh bien! voyons...

Un mouvement s'était produit dans les arbres voisins, puis

dans quelques buissons, et, de tous ces points, sortaient de nouveaux personnages, enfants ou adolescents, tous de mine aventureuse, tous nu-tête et arborant comme marque distinctive des chevelures abondantes dont la couleur était une nuance très accentuée ou encore plus éteinte des cheveux de Gillette. Et ils avaient tous d'imposants sourcils clairs en croissant qui rappelaient par le dessin, sinon par la couleur, les beaux sourcils d'Auberte.

– Nous avons débarqué sans crier gare ni prévenir personne, puisqu'il n'y avait rien à garer ni personne à prévenir. Et, conclut Gillette, je suis venue manger des figues avec quelques-uns de mes frères et soeurs.

– Quelques-uns? fit candidement Auberte à qui cette ribambelle de têtes jaunes paraissait prodigieuse.

– Oui, cinq à six seulement. Les autres sont à la maison avec Stéphanie d'Aumay, notre cousine qui nous instruit.

– Stéphanie d'Aumay?

– Oui, elle porte un nom de votre famille; elle doit être aussi, en quelque façon, votre cousine, mais je vous préviens qu'elle n'en est pas plus flattée que vous. Nous avons encore Hugues, notre lieutenant qui voyage; Pascal, qui est à son école d'agriculture; Edmée et Marc qui dépaquètent avec maman; mais voilà Camille, ma petite soeur, et Jacques; ces deux garçonnets sont Joseph et Antoine; notre paire de babies s'est endormie dans quelque coin. C'est tout.

– Ah! c'est tout, répéta Auberte tout étourdie.

– Mais oui, dit l'imperturbable Gillette pendant que la fillette qu'elle avait nommée Camille, et qui était une reproduction en miniature de Gillette, se rapprochait d'un air peu amical. Nous étions là avant vous, nous nous sommes cachés en vous entendant venir. Vous vous êtes assise d'un air si poétique sur ce vieux mur... A quoi rêviez-vous? Au trésor de Menaudru? L'avez-vous, oui ou non, trouvé? Vous savez que celui qui le trouvera en perdra son bonheur?

C'est qu'il faudra nous en donner la moitié, si vous voulez être à peu près honnête. Cela ne m'étonnerait pas que vous le gardiez pour vous.

– Moi? fit Auberte abasourdie.

Les autres enfants s'étaient avancés peu à peu et ils finirent, on ne sait comment, par être tous groupés sur le mur comme une volée de pigeons. Et ils écoutaient avec une délectation admirative les discours de leur aînée.

– Vous êtes contente de nous savoir pauvres; mais je vous assure que cela nous est bien égal, et cela vous ennuiera toujours un peu que nous habitons la Maison.

– Il faut bien que nous habitons la Maison puisque vous nous avez pris le château, dit avec rancune Mlle Camille, dont la longue toison était couleur paille de seigle, tandis que le jeune frère, sur l'épaule duquel elle s'appuyait, était pourvu de mèches courtes, frisées, qui avaient positivement des teintes d'abricot.

– Moi, je vous ai pris... balbutia Auberte qui tombait de stupeur en stupeur.

– Oui, vous et votre mère, et votre grand-père avant vous. Nos deux grands-pères étaient frères et leur aïeul, qui était le maître de Menaudru, a légué le château au méchant vôtre aux dépens du pauvre mien, qui était pourtant l'aîné et s'appelait Hugues comme mon frère. On lui a donné de l'argent, en compensation, mais ce n'est pas l'argent qui nous importe, c'est le château, d'autant plus que nos grands-parents ont perdu ensuite leur fortune.

– Cam, taisez-vous! dit Gillette d'un ton d'avertissement péremptoire.

– Laissez-moi dire, puisqu'elle ne sait pas... Alors, comme Hugues de Menaudru était terriblement en colère, il a fait bâtir la Maison sur le coin de terre qui était à lui et qu'on ne pouvait pas lui reprendre; et pendant que votre mère héritait à son tour du château et épousait son cousin de Menaudru, maman se mariait de son côté, fermait la Maison et s'en allait courir le monde avec le patriarche – c'est mon père. – Mais nous voilà revenus pour tout de bon et bien heureux, quoiqu'il nous en coûte d'être dépossédés: il faut bien apprendre à souffrir l'injustice.

– Cam, fit encore Gillette, vous causez trop si vous causez bien.

– Vous vous figurez, continua Cam sans rien entendre, que le château vous appartiendra après votre mère; mais nous saurons bien vous en déloger et vous le reprendre.

– Comment cela? dit Auberte à la fois effrayée et incrédule.

– Oh! vous n'y serez pas longtemps, fit Cam avec exaltation, nous revendiquerons nos droits. Nous avons tous juré de

reconquérir Menaudru, Hugues et Gillette aussi...

– C'est vrai, quand nous étions enfants, dit Gillette d'un air indéfinissable. Le serment tient toujours, et, savez-vous? je crois bien que c'est moi qui vous reprendrai Menaudru.

– Mais comment, comment? s'écria Auberte.

– Ah! je n'en sais rien. D'abord, je ne marierai jamais, fit Gillette avec conviction, comme si c'était la première condition indispensable. Je me consacrerai toute à ma tâche. Et ce que je veux, je le veux bien: demandez-le-leur.

– Oh! elle le veut bien, dirent-ils avec un édifiant ensemble.

Ce chœur fit une impression lugubre sur Auberte.

– Et quand j'aurai le château, reprit Gillette; on me verra à l'oeuvre, on verra ce que je ferai de Menaudru!

– Vous y changeriez quelque chose? fit Auberte haletante.

– D'abord, à bas ces insipides murs qui le séparent du bois.

– Mais... commença Auberte.

– Et puis, dit Cam, on nettoiera proprement tout ça.

Elle montra les ruines branlantes et charmantes de la chapelle avec leurs arceaux brisés, leurs pans mi-écroulés, leurs fenêtres béantes, où, en place de vitraux, s'encadraient des morceaux de ciel.

– L'on établira sur l'emplacement une grande chapelle neuve dont les gens de la montagne, qui n'ont pas d'église, pourront se servir avec nous, fit Joseph, le petit garçon aux boucles rutilantes. On percera une route pour relier la montagne à Mirieux.

– Et tout le monde passera sur Menaudru?.. gémit Auberte.

– On y amènera l'eau à torrent, ce qui nous procurera par la même occasion la lumière électrique, fit allègrement Antoine, et nous déverserons sur Mirieux notre superflu de lumière et d'eau. Notre téléphone se raccordera à celui de Besançon.

– Un peu plus tard, dit Gillette qui semblait s'amuser beaucoup. Commençons par le plus pressé. Je compte au moins trente-cinq fenêtres à percer sur-le-champ. Je démolirais plusieurs murailles. J'enlèverais le toit du grand pignon pour avoir une galerie avec des baies vitrées sur tous les points de l'horizon.

– A la place des serres, on installerait nos ateliers, nos classes et l'ouvroir que les religieuses de Mirieux doivent nous organiser, annonça Joseph. On mettrait les serres à la place du salon qu'on changerait d'étage, et la salle des gardes deviendrait notre salle de jeux.

– Quant aux arbres, fit encore Gillette, ils sont désordonnés. Nous nous livrerons à un grand abatage.

– Mes arbres...

Ce fut un cri d'indignation.

– Ils étouffent le château. Il faut élaguer, couper, arracher un peu partout.

– Non, non...

– Il faut donner de l'ouvrage à notre scierie neuve: coupons les sapins. Les chênes masquent la vue: à bas les chênes...

Dans un irrésistible mouvement de douleur, Auberte se couvrit le visage de ses deux mains pour ne plus entendre ces voix inexorables, pour ne plus voir cette horde de jeunes vandales

acharnés, brûlant d'apporter la destruction, la profanation à Menaudru, de rompre l'enceinte sacrée de ses vieilles pierres et de ses antiques verdure pour faire pénétrer à grand fracas la vie moderne avec ses inventions vulgaires, son tumulte sacrilège, dissiper l'ombre austère, pieuse, l'ombre des siècles, pour livrer passage au grand jour inquisiteur, au grand air de tout le monde.

Ils étaient tous debout, les yeux brillants, dans leur enthousiasme destructeur, le bras levé, prêts à exécuter leurs menaces... Elle crut que c'était fait, qu'ils étaient déjà les maîtres. Elle voila plus étroitement son visage et, balançant sa tête désespérée, soupira:

– Mon Menaudru!..

– Mais ce ne sera plus votre Menaudru, riposta Gillette qui prenait feu à son tour. Nous vous forcerons bien à en convenir.

– Ne croyez pas que nous vous laisserons en repos; notre serment tient plus que jamais, et vous n'en avez pas fini avec nous, poursuivit Cam. N'avez-vous pas honte de nous prendre notre place? Car vous nous prenez notre place, vous couchez dans mon lit, vous regardez par ma fenêtre...

– Tenez, s'écria Gillette, cela me dévore quand j'y pense et je vous déteste...

Et la petite Cam dit d'un ton fanatique:

– C'est moi qui la déteste le plus!

Sur cette déclaration, toute la bande s'ébranla. Quelqu'un avait murmuré le mot de patriarche. Il y eut un sauve-qui-peut si agile qu'en peu de secondes, Auberte se trouva, comme par miracle,

seule sur son mur. Elle regarda avec effarement autour d'elle. Le jardin était aussi muet que le parc, pas un arbre ne bruissait, il ne restait pas un indice de l'apparition, et Auberte fut en droit de croire qu'elle avait rêvé l'inconcevable attaque qui venait de la terrifier.

II

On était au soir. Après s'être habillée et recoiffée pour le repas, Auberte avait dîné avec ses parents en grande cérémonie. En grande cérémonie, le repas pompeusement servi par des domestiques en livrée funèbre, avait déroulé l'immuable ordonnance de ses services, et Auberte, assise à la droite de son père, avait eu tout le loisir de regarder en face d'elle la place vide de Laurent.

Le changement de costume, l'impression rafraîchissante des ablutions de sa toilette avaient effacé de la jeune fille le trouble des dernières heures; sa frayeur s'en était allée avec l'ardeur de sa grande émotion. Il ne lui restait plus qu'un peu d'inquiétude, et c'était à bien peu de chose près l'Auberte de tous les jours qui avait rempli son rôle de jeune patricienne docile et passive à la table de son père.

La famille passa au salon, M. de Menaudru, qui était un grand vieillard pâle et taciturne, prit une Revue. Il lisait en tenant sa brochure loin de ses yeux. A l'autre bout de la grande table, Aube, près de sa mère qui tirait l'aiguille, maniait lentement une navette à filet. Dans le cours de la soirée, un domestique apporta un échiquier de grand prix. Mme de Menaudru laissa son ouvrage pour jouer aux échecs avec son mari, et Aube resta seule à sa place. Sa silhouette se dessinait frêle, gracieuse, un peu affaissée dans le demi-jour des lampes.

C'était le même salon où Auberte avait échangé quelques mots cette après-midi avec sa mère; mais la pièce, déjà mélancolique en plein jour, devenait glaciale à cette heure, alors que ses fenêtres closes la barricadaient contre les douceurs de la nuit, le parfum des corbeilles de la terrasse. Une tristesse tombait des murs peints en blanc, des tentures longues et étroites, elle émanait des deux joueurs dont l'attitude décelait un décent et inconsolable ennui, une application désintéressée. Aube s'efforçait de se tenir droite sur sa chaise haute, aux pieds en fuseau. Elle avait passé là tant de soirées semblables, tant d'heures indiciblement monotones, que toute cette monotonie accumulée semblait peser à la fois sur ses épaules. Les veillées de Menaudru se succédaient comme les mailles du filet dont elle alignait à l'infini les rangs identiques. Si Laurent avait été là, il aurait joué aux échecs avec son père, et Mme de Menaudru restant auprès d'Auberte, lui aurait lu, de temps en temps, à demi-voix, quelques passages des Jeunes célèbres.

Le livre restait fermé à côté d'Auberte, Auberte n'essayait pas de lire.

– Pourquoi somme-nous brouillés avec les Droy?

Ces mots s'élevèrent tout à coup dans le silence, prenant à l'improviste jusqu'à Auberte qui les avait inconsciemment prononcés. Une teinte plus grise envahit le visage de la Comtesse, qui effleura son mari d'un regard furtif, rapide.

– Pourquoi parlez-vous d'eux? dit M. de Menaudru.

– Parce que je les ai vus aujourd'hui, repartit Auberte qui ne

manquait point, à sa façon posée, d'une certaine vaillance.

Les yeux froids du père s'attachèrent avec une sorte de compassion sur le Comtesse, dont les lèvres tremblaient.

– Votre mère a eu lieu de se plaindre comme moi de ces gens. Ils se sont mal conduits à notre égard.

– Eux?

– Non, pas eux-mêmes, mais les parents de Mme Droy. Il y a eu des paroles regrettables échangées, bien qu'ils se soient inclinés devant la loi et les faits.

– Est-il vrai, reprit Aube dont le cœur battait à grands coups, mais qui était résolue à élucider le problème, est-il vrai que ce sont eux qui auraient dû avoir Menaudru?

Sa voix faiblit dans l'angoisse que lui causaient de pareils mots.

– Ils se sont plaints, mais tout a été fait selon la justice, dit la Comtesse frémissante qui regardait toujours son mari pour chercher une lui une caution.

M. de Menaudru répondit nettement:

– Ils auraient eu le château si leur grand-père, qui était libre de ses actions, avait jugé bon de le leur donner et d'en déposséder votre mère.

Le Comte se tut et il était facile de voir, à sa contenance, qu'il considérait la question comme irrévocablement close.

– Aube, dit la voix incertaine de Mme de Menaudru, vous ont-ils inquiétée? que vous ont-ils dit? Chère enfant, si leur voisinage nous est trop à charge, nous quitterons Menaudru pour l'automne.

Aube lui répondit de loin par un petit signe de tête très grave et très tendre, et la partie d'échecs continua.

Mme de Menaudru ne soupçonnait pas les menaces et les reproches qui avaient si inopinément assailli Auberte, produisant dans sa vie égale l'effet d'un obstacle irritant qui en détournerait momentanément le cours.

Oui, Aube avait été blâmée, accusée, pour la première fois depuis qu'elle était au monde. Ces Droy étaient des gens dangereux, presque abominables. Aube était bien aise de savoir leurs revendications injustes; mais leur présence allait empoisonner Menaudru. Cependant, elle se rappelait l'étreinte forte et sincère d'une petite main qui, au moment où elle chancelait sur le mur, l'avait si fermement retenue. C'était comme la manifestation d'une volonté qui aurait impérieusement pris possession d'elle.

Auberte glissa dans l'embrasure de la fenêtre, une embrasure profonde comme une chambrette. Ah! par exemple, elle défiait bien Gillette d'abattre ces murs... Aube cherchait à voir dans l'obscurité du dehors; la Maison était là, tout près, presque à portée de la voix, attirante et redoutable, avec cette vie intense qui maintenant se dégageait d'elle et traversait le rempart des pierres et des arbres de Menaudru.

Que faisait Gillette ce soir, au milieu du troupeau qu'elle avait une si originale façon de diriger? Elle pressentait que Gillette ne devait pas faire de filet. Ils avaient énuméré tant de choses, cela impliquait des occupations si variées et nombreuses, que rien

qu'en y songeant, Aube était lasse. Ils avaient parlé d'ateliers, qu'y faisaient-ils? Et d'une salle de jeu, ils s'amusaient donc?

A dix heures, on apporta le bougeoir de Mademoiselle.

Auberte prit congé de ses parents et suivit Jeanne, sa gouvernante, qui marchait la première, portant le flambeau.

Elles traversèrent des appartements déserts, des corridors tortueux. Le château avait été pillé au moment de la Révolution. Ses propriétaires l'avaient complètement remeublé sous le premier Empire. C'était de cette époque que datait presque tout le mobilier, et le style empire donnait un aspect particulier à ces pièces où l'on se serait attendu à rencontrer surtout les bahuts sculptés, les chaires monumentales et tout le massif appareil du moyen âge.

Elles arrivèrent à la fin dans la chambre d'Auberte. La jeune fille habitait l'aile burgonde; ses larges fenêtres, près desquelles aboutissait l'extrémité des contreforts, plongeaient sur les vallées. L'un des murs de cette chambre touchait à la Maison.

Jeanne déshabilla Aube, la coiffa pour la nuit.

– On n'a pas des cheveux comme ça, marmottait orgueilleusement la vieille servante en arrangeant la belle tresse interminable aux fugitifs reflets lumineux.

Jeanne se retira, emportant le bougeoir, d'après le règlement qui déterminait dans ses plus minutieux détails le service d'Auberte.

Auberte resta seule, étendue les yeux ouverts dans son lit aux quatre colonnes duquel étaient fixés les rideaux de soie rouge,

mince et bruissante.

... Le lendemain était un dimanche. L'assistance put admirer à l'église, dans deux bancs jusque-là inoccupés et qui faisaient audacieusement face aux bancs de Menaudru, une théorie de têtes juvéniles aux cheveux jaunes; du paille incolore à l'orange, toute la gamme était dignement représentée; les deux babies qui terminaient cette glorieuse série donnaient vraiment à penser que, d'après une opinion en honneur dans leur famille, les blés mûrissant sur la tête des autres n'étaient encore, sur leurs petites caboches enfantines, qu'à l'état de blés verts.

Il y avait, dans les bancs combles de la Maison, seulement ce que Gillette aurait appelé: quelques-uns d'entre nous, car il manquait encore à la tribu le père et les deux fils aînés qui avaient assisté à la première messe. L'attitude des Droy étonna Auberte; elle était à la fois si pénétrée et si franche qu'ils semblaient respirer, dans l'église, une atmosphère révéree et familière. L'âme d'Auberte était naturellement et tendrement pieuse, quoique ses parents, dans leur indolence, peut-être dans une crainte secrète de favoriser en leur fille un attrait trop puissant, n'eussent pas fait chez eux de la religion la force vivante qui imprégnait visiblement le coeur des jeunes Droy, si elle ne disciplinait pas encore l'exubérante vitalité de leur manière d'être.

Ceux qui avaient compté sur la sortie de l'église pour mieux examiner les nouveaux paroissiens, en furent pour leurs frais de curiosité, car, de la façon la plus prestigieuse, toute la jeunesse

Droy se trouva soudain à bicyclette et lancée grand train sur la route, les correctes toilettes des filles s'adaptant par quelque prodige à cet emploi mouvementé. Les babies elles-mêmes disparurent, escamotées par les bras complaisants de leurs aînés. Et de cette phalange agile, il ne resta plus là que Mme Droy avec une grande jeune fille, fort belle, qui devait être l'institutrice. Elles prirent à pied le chemin que les intrépides gravissaient à grands coups de pédale.

Mme Droy était de haute taille, maigre, sans beauté, de tournure très jeune, avec d'abondants cheveux gris qui débordaient de son chapeau rond; elle avait l'empreinte de la race dans toute sa personne énergique. Ses enfants tenaient visiblement d'elle, les plus laids comme les autres.

Sa campagne était franchement belle, d'une beauté fine et classique qui forçait l'admiration, en même temps que l'expression hautaine et raffinée de ses manières, de son visage, inspirait une réserve difficile à vaincre.

Une grande calèche ouverte, qui ressemblait un peu à une berline, attendait la famille de Menaudru. Les châtelains y montèrent hiérarchiquement avec Auberte, et le lourd équipage prit à un trot modéré la direction de Menaudru, semblant protester de toute la pesanteur de sa masse, de la majesté de son allure, contre la désinvolture du mode de locomotion qu'on venait de donner en spectacle aux yeux scandalisés des maîtres de Menaudru.

L'après-midi du dimanche avait toujours baigné Auberte

d'une paix spéciale qu'elle aurait redouté de rompre; et, généralement à l'heure où tombait le crépuscule dominical, elle voyait plus que jamais la vie comme un nébuleux rêve.

Aujourd'hui, le soleil était clair sur les sapins, elle projeta d'aller très loin dans le parc cueillir des digitales. Elle alla si loin qu'elle sortit du parc par le côté de la montagne en apercevant plusieurs digitales de toute beauté qui élevaient, de place en place, leurs hautes tiges droites et arrogantes. Elle entendit alors, à quelques pas d'elle, le son des grelots d'Olge. Elle avait dit qu'on harnachât la mule pour l'heure des vêpres; mais cela n'expliquait pas qu'une bête de cette sagesse courût les bois en quête d'aventures.

Aube, bénissant le sort qui l'amenait si à propos pour capturer la fugitive, s'avança et ne vit point Olge. Les grelots sonnèrent un peu plus loin avec un bruit doux et mutin.

– Olge, Olge!

Auberte marcha encore et le son des grelots recula. Puis il se rapprocha de nouveau, mais, cette fois, dans une allée adjacente où s'engagea Auberte. Ce devait être le fantôme d'Olge qui agitait ses grelots, car la mule demeurait invisible. Plus elle s'enfonçait dans le bois, plus Auberte sentait l'impossibilité d'abandonner l'imprudente en parages si inconnus. Ce bois contenait de malicieux gnomes qui étoffaient de légers rires en entraînant Olge. La majesté sombre des grands sapins emplissait Auberte d'une crainte presque religieuse.

– Olge, Olge!..

Elle ne distinguait point le pas de sa mule, rien que le cher bruit de ses grelots, toujours proche et toujours fuyant, douloureux comme le contact d'une coupe qui se retirerait sans cesse de vos lèvres. Cette course semblait ne point devoir finir: Auberte aurait-elle à courir toujours ainsi, par des chemins ensorcelés qui ne conduisaient nulle part, à suivre un appel caressant qui la trompait!

Au bout d'une heure, elle arriva dans une clairière, tapissée de campanules. Là, on n'entendait plus les grelots; le silence parfait oppressa Auberte, et, lasse à pleurer, ne sachant plus où elle était, elle s'assit sur un fragment de roche.

L'horizon était borné par les sapins dont les crêtes noires, étagées en amphithéâtre, se profilaient immobiles sur le ciel bleu. Un filet d'eau s'échappait d'une petite source, Auberte se pencha pour y rafraîchir ses lèvres tremblantes. C'était peut-être une eau enchantée qui allait l'endormir là sans qu'elle pût repartir. Elle se redressa et, la bouche encore humide d'eau pure, elle cria: Olge, Olge!

– Qui appelez-vous? Que voulez-vous? Et que faites-vous chez moi?

Elle répondit sans grande surprise – il n'était pas étonnant que le génie de ces lieux défendît son domaine:

– J'ai suivi Olge.

– Olge, qui qu'elle puisse être, vous a menée trop loin. Vous êtes sur le territoire de la Maison. Savez-vous que votre père m'a fait interdire le passage de son bois?

– Je ne sais pas où je suis, reparti Aube avec dignité.

– Venez, alors.

Elle regarda le prince charmant qui lui offrait si cavalièrement son secours, et elle le jugea digne de confiance. Il reprit du ton vif et décidé qui semblait lui être habituel:

– Ainsi, Olge s'est enfuie?

– Oui, dit Auberte impressionnée par le souvenir de sa course vaine. Jamais elle n'a rien fait de semblable. Elle est la mule la plus docile, la meilleure. Et, pourtant, elle ne m'a pas obéi. Elle reculait devant moi sans que je puisse la rejoindre.

– C'est un tour de ces garnements! s'écria le promeneur frappé d'une subite illumination.

– Monsieur...

– Oh! c'est des miens que je parle, fit-il allègrement, de mes garnements particuliers. Aussi vais-je vous reconduire. Je jurerais qu'Olge est en ce moment chez vous.

Elle le regarda encore et dit, d'un ton de simplicité pensive:

– Vous êtes un Droy?

Il répondit un peu sèchement:

– Je suis Droy lui-même.

– Pas le patriarche? murmura-t-elle incrédule.

Était-il possible que cet homme sec, alerte, encore jeune, fût le père de cette redoutable lignée? C'était, en tout cas, un patriarche d'aspect bien entreprenant, résolu, svelte, plein d'activité et de force. De fait, son visage intelligent portait de nombreuses rides, sa chevelure rase, toujours ardente sous la légère cendre du

temps, semblait avoir flambé; elle avait des ombres rouillées comme les gerbes qui sont restées trop longtemps dehors à l'automne.

– Le patriarche, si vous voulez, cela ne m'empêchera pas de remettre Mlle de Menaudru dans le bon chemin, dit-il.

Elle répliqua d'un ton calme, un peu attristé:

– Vous êtes fâché contre nous parce que nous avons le château. Mais je vous assure que c'est juste et que nous ne vous avons rien pris. Alors, pourquoi nous en vouloir?

Il tressaillit devant cette ignorance touchante de la vie, de toutes les conventions qui régissent et entravent les plus indépendants. Et il dit, dans une impulsion de surprise:

– Quelle drôle de petite créature vous faites!

Personne n'avait jamais appelé Auberte petite créature: elle pensa que cet homme exceptionnel manifestait son mécontentement contre elle. Mais elle s'aperçut qu'il riait.

– Figurez-vous, reprit-il, que j'ai cru à une apparition quand je vous ai vue dans ce site romanesque, auprès de cette source. Je vous ai prise – Hugues lui-même s'y serait trompé – pour la fée errante des grandes sapinières. Et j'ai regardé, Dieu me pardonne, si vous n'aviez pas une couronne de cyclamen dans vos cheveux. Mais vous portiez seulement une digitale. Ma petite princesse égarée, venez-vous souvent dans les bois?

– Pas si loin; je reste sous les arbres de Menaudru.

Singulièrement mise en confiance par son compagnon, elle poursuivit:

– Je me promène et je pense.

– Vous pensez, vous vous promenez et c'est tout. Vous ne vous ennuyez pas à penser toujours?

– Je pense aux choses impossibles, aux mondes qu'on ne voit pas; je pense jusqu'à ne plus savoir dans quel monde nous sommes, Olge et moi.

Ils avaient quitté le bois, ils approchaient de la Maison. Oui, le pied d'Auberte foulait l'herbe du jardin; les régions qu'elle avait si souvent contemplées de loin s'ouvraient devant elle et elle ressentait à la fois une hâte et une souffrance d'en sortir.

M. Droy s'arrêta; il dit brusquement:

– Je ne devrais pas vous comparer à mes détestables enfants, mais si j'avais une fille comme vous...

Elle levait sur lui un long regard interrogateur et candide. Il refoula les paroles qui lui montaient aux lèvres, et il acheva avec un air de respect et de pitié:

– Je... Je l'aimerais beaucoup.

Auberte sortit par une petite porte qui ressemblait à une ogive de lierre et se trouva dans un pré de Menaudru.

III

Six semaines avaient passé. Laurent était de retour à Menaudru. Bien qu'il fût d'un caractère aussi peu expansif que son père, la présence de son grand frère était douce à Auberte. Elle aimait à avoir auprès d'elle ce compagnon qui était toujours prêt à l'écouter, s'il ne lui répondait guère.

Comme le lendemain une affaire appelait Laurent dans une de leurs fermes voisines, Auberte insista pour l'accompagner une partie du chemin. Laurent accepta; le frère et la soeur se mirent en route sous le beau soleil qui répandait jusque dans les fourrés du parc une clarté réchauffante et joyeuse.

Laurent avait trente ans au moins. A part quelques voyages, des séjours annuels à Paris ou chez un oncle qui l'avait élevé, il avait toujours habité Menaudru depuis le second mariage de son père. Sous son extérieur indifférent et froid, il avait été un beau-fils modèle pour la Comtesse, un bon, un très bon frère pour Auberte.

Elle le regardait aujourd'hui, en cheminant à son côté, comme si elle le voyait pour la première fois. Il était très grand, très mince, d'allure extrêmement distinguée. Il avait l'air hautain, ce qui tenait à sa démarche, à ses manières, à son physique, plus qu'à son caractère. Son visage était grave et ennuyé; une ressemblance perceptible avec le Comte frappa Aube comme une découverte. Elle pensa tout à coup qu'elle et Laurent vivraient ensemble

à Menaudru, quand leurs parents ne seraient plus là. Laurent deviendrait, avec les années, tout pareil à son père, elle l'image de la Comtesse; ils passeraient leur temps, ils traîneraient leur vie comme le faisaient les châtelains actuels; elle se figura voir le couple qu'ils seraient tous deux le soir, assis seuls dans le grand salon; elle frissonna. Sa bouche formula une question involontaire:

– Laurent, demanda Auberte, pourquoi vous ennuyez-vous?

Il l'examina une seconde et répondit avec enjouement:

– Mais, ma petite soeur, parce que la vie n'est pas tous les jours amusante.

– N'est-ce pas? fit-elle préoccupée. Il y a des choses que je ne m'explique pas, mais que vous, un homme, vous devez comprendre.

Elle le regardait avec une confiance mélancolique et tendre, persuadée que lui, qui était un homme, pouvait débrouiller l'accablante énigme.

Elle poursuivit du même ton perplexe, un peu plaintif:

– Il y a peut-être un moyen de la rendre plus intéressante; il y a peut-être quelque chose à trouver... Je ne sais pas, moi; mais vous, Laurent...

Non, Laurent ne savait pas non plus. Peut-être n'avait-il pas beaucoup cherché. Il s'était ennuyé à fond et en conscience depuis qu'il était au monde; il avait tâché de le faire honnêtement, en homme bon et en galant homme, c'est tout ce qu'il pouvait dire. Seulement, il ne le dit pas.

– Laurent, si vous voyagiez davantage?

– Je ne puis quitter souvent la maison sans faire croire que Mme de Menaudru n'est pas pour son beau-fils une excellente mère. Et puis, ajouta-t-il sans la moindre effusion, il y a vous, Auberte.

Au bout d'un instant, elle glissa timidement sa main dans la main gantée de son frère et murmura:

– Si vous voulez, Laurent, je jouerai avec vous aux échecs.

Laurent sourit avec bonté en caressant la petite main de sa soeur.

– Chère Aube, les échecs ne me distraient guère.

– Alors, dit-elle ouvrant des yeux d'admiration, vous y jouez pour distraire le Comte et pour que maman ait une heure de liberté? C'est très bien, mon frère Laurent, vous êtes bien meilleur que moi.

Il sourit de nouveau en disant:

– Vous êtes venue assez loin, nous voilà sur le chemin public.

– Est-ce que je ne pourrais pas me reposer un instant ici?

Elle désigna une sorte de tertre moussu, dominé par une belle haie où fleurissaient de grands liserons larges et éclatants de blancheur comme des lis. Les pruniers d'un jardin rustique jetaient une ombre mouvante sur le sol. Le chemin était étroit et peu fréquenté; à quelques pas, commençaient les ombrages d'une extrémité du parc. Laurent laissa Aube s'asseoir pour reprendre haleine en lui recommandant de ne pas s'attarder, et, comme il était attendu, il continua sa route.

Quand il se fut éloigné, Aube se retourna à demi pour considérer une maisonnette fermée, dont cette haie bordait l'enclos; ce mouvement lui fit apercevoir deux personnes qui venaient droit à elle et dans lesquelles elle reconnut, avec une certaine appréhension, Gillette et Camille Droy.

Mais, tout à coup, Camille échappa à sa soeur, qui voulait la retenir, et s'esquiva. Gillette s'avança seule avec une promptitude et une résolution irritée qui ne pouvaient présager que des intentions hostiles.

– Enfin! cria de loin Gillette. Il y a assez longtemps que je vous poursuis et que je vous cherche. Mais impossible de vous rencontrer seule!

Plus de doute, c'était bien à Aube qu'elle en voulait. Laurent était trop loin pour que sa soeur pût le rappeler; la maisonnette semblait déserte. Cette fois, le voeu menaçant de Gillette était accompli: elle tenait la pauvre Auberte seule, sans protection et sans défense.

Gillette marchait toujours impétueusement, comme à l'assaut; quand elle toucha Auberte, celle-ci ferma les yeux, puis elle les rouvrit d'ébahissement en entendant Gillette dire tout d'un souffle:

– Je vous demande pardon du mauvais tour que nous vous avons joué avec votre mule. C'était absurde de notre part. Pardonnez-nous le plus vite que vous pourrez, s'il vous plaît.

Et comme Auberte, subjuguée, la contemplait sans répondre, Gillette reprit:

– Le patriarche, qui est fin comme l'ambre, a reconnu tout de suite notre griffe et nous avons reçu une algarade... Vous ne vous faites pas une idée des algarades du patriarche!

– Mais si, presque... aurait dit Auberte si elle avait pu dire quelque chose.

– Il n'y a que celles d'Hugues qui l'emportent. Si bien que nous sommes en disgrâce pour nous être amusés de vous et vous avoir fait battre la campagne, – c'est le mot. Et nous ne rentrerons en faveur qu'après vous avoir présenté nos excuses. Aussi, comme le patriarche est la prunelle de nos yeux, pensez si j'ai couru après vous depuis l'incident. Au dernier moment, Cam n'a plus pu se décider; elle a pris la poudre d'escampette, me laissant toute seule pour la corvée... la commission. La vérité est que Cam vous en veut plus que jamais. – Oh! mais c'est qu'il faut me pardonner, dépêchez-vous. Est-ce que vous allez faire la méchante? Vite, vite, que je puisse dire au patriarche... ouf: c'est fait.

Sur un demi-sourire d'Aube, elle passa de cet état orageux à une complète aménité. Elle s'assit par terre à côté d'Auberte, aussi anéantie par cette intimité subite qu'elle l'avait été par la véhémence accusatrice de Gillette, en une précédente occasion.

– Et maintenant, dit Gillette, je ne vois pas pourquoi je ne m'accorderais pas un peu de repos. Dites-moi, petite princesse, qui était avec vous tout à l'heure? Votre prince, je suppose?

– C'était mon frère, répondit délibérément Auberte, mon frère Laurent de Menaudru.

Gillette se mit à rire.

– Ah! mon Dieu, qu'il est donc correct!.. Vous n'en avez pas froid de le regarder?

Elle essaya de reprendre son sérieux, mais elle riait malgré tout.

– Je ne comprends pas, fit Auberte offensée.

– Non, c'est ce qu'il y a de comique. Il est toujours comme ça?

Elle imita la tenue glaciale et distinguée de Laurent, au point qu'Aube ne put s'empêcher de sourire encore.

– Il est excellent et je l'aime, dit-elle.

– Eh bien, je vous en fais mon compliment, déclara Mlle Gillette qui domina enfin son fou rire pour ajouter:

– C'est lui qui aura Menaudru et pas vous.

– Menaudru sera à moi, repartit Auberte, comme il est à ma mère. Laurent n'est malheureusement pas mon vrai frère. Il est très riche, mais il n'aura pas Menaudru.

– Allons, tant pis, j'aurais eu encore plus de plaisir à le lui reprendre qu'à vous.

Mais Auberte, suivant une idée qui l'obsédait, dit presque bas:

– Vos frères aînés ne ressemblent pas au mien?

– Mes frères?.. au vôtre?..

Gillette rit de plus belle.

– Non, non, Dieu merci, demandez au ciel de ne jamais vous trouver au milieu de nos garçons. Ce sont des monstres déchaînés, fit-elle avec un mélange de fierté et de tendresse.

Aube tira de l'aveu cette conclusion étonnante:

– Alors, vous vous amusez beaucoup?

– Beaucoup, dit Gillette sans ambage. Nous avons bien nos ennuis, mais nous nous amusons à cœur joie.

– Que faites-vous? demanda Aube un peu honteuse de sa question.

– Il faut vous dire que je ne suis pas dans les plus raisonnables. Hugues, Stéphanie, Edmée nous tiennent en respect, bien qu'Edmée soit ma cadette.

– Mais enfin? insista Auberte, sa curiosité surmontant la crainte que lui causaient les façons primesautières de l'impulsive Gillette.

– D'abord, nous avons beaucoup de besogne, les grands surtout; les enfants à soigner, à instruire, maman à aider... Nous sommes trop nombreux pour être riches. On ne peut pas avoir tous les bonheurs à la fois, acheva-t-elle avec un sourire généreux qui mettait une véritable beauté sur sa jolie figure rose et piquante. Le bon Dieu ne nous ménage pas les devoirs à remplir, mais il nous reste du bon temps. Nous faisons de la musique, des lectures en quantité; nous jouons des charades, des comédies que nous composons... Oh! je vous assure que vous en inventeriez autant sans peine. Edmée a de la voix, Stéphanie d'Aumay chante comme un ange qu'elle est...

– C'est votre institutrice?

– Notre cousine. Edmée en ce moment est absorbée par Marc. Mais elle nous reviendra. Cam passe sa vie à tomber d'un embarras dans l'autre, elle déploie la plus active ingéniosité à s'attirer d'impayables mésaventures. Et les garçons... L'autre

jour, nous avons trouvé, dans le pupitre de Joseph, une description lyrique qui débutait par: La lune cachète le ciel de son pain monstrueux. Mais je n'en finirais pas de tout vous dire, les enfants font tant de folies... soupira vertueusement Gillette, s'élevant au-dessus de ces errements qu'elle déplorait.

Et les bonnes veillées que nous avons! Quel tapage... Je m'étonne que votre château n'en soit pas ébranlé...

– Non, fit Aube avec un sourd regret, les murs sont épais, on n'entend rien.

– Quand nous sommes trop insupportables, on nous met au piquet, c'est-à-dire les petits à partir d'Antoine; mais quelquefois le patriarche se trompe et nous y passons tous.

Auberte n'osa pas avouer son ignorance du supplice en question, et le piquet se revêtit dans sa pensée des plus séduisantes couleurs.

– Il fait bon ici, je vais prendre mon ouvrage en attendant que Cam se décide à me rejoindre, dit Gillette tirant un tricot gris de sa poche. Nous faisons quarante paires de chaussons. Maman a pris la part d'Edmée, Stéphanie aidera Camille qui est paresseuse comme un loir. Nous avons nos quarante paires à fournir avant la fin du mois, c'est pour les élèves d'un orphelinat agricole qui est annexé à l'école de Pascal. Quand je pense à ce que nous aurons à faire ici, où il n'y a pas d'ouvrage; tout est à organiser, si les gens s'y prêtent. Qu'est-ce qui vous pétrifie? Est-ce que vous n'avez jamais rien fait?

– Mais si, dit Aube, j'ai mon ouvrage à la maison, du filet.

Je fais beaucoup de filet, quand je travaille. J'ai tricoté aussi une brassière pour l'enfant de notre jardinier; mais, dit-elle avec découragement, les bras du poupon n'ont jamais voulu entrer dans les manches.

– Et alors, dit Gillette très égayée, vous avez repris votre filet perpétuel. Il faudrait qu'Hugues vous entendît. Vous tirez la navette, ou bien vous allez vous asseoir au cimetière.

Je comprends que vous ayez l'air un peu somnambule; le patriarche prétend que vous êtes une petite mangeuse de lotus.

A cet instant, une fillette, qui passait dans le chemin avec une chèvre, s'arrêta peureusement sur un signe d'Auberte.

– Bonjour Zoé, fit Gillette avec entrain. Quand viendras-tu arracher l'herbe de mon parterre et gagner ce que je t'ai promis?

– Elle ne veut pas, répondit la petite à demi tournée vers Aube, comme si c'était la jeune princesse de Menaudru qu'elle désignait par cet *elle* rancunier.

– Ta nourrice ne veut pas? demanda Gillette.

Zoé refusa de répondre.

– Vous connaissez donc Zoé? demanda Aube.

– Je l'ai rencontrée qui pleurait, dès le premier jour de mon arrivée.

– Je ne sais ce qu'a cette enfant, à pleurer toujours, reprit Auberte. Elle est souvent indocile.

Elle s'arrêta, considéra avec pitié la minuscule coupable aux allures mornes et lourdes, aux cheveux plantés bas, aux yeux couleur de fumée. Elle se raidit pour poursuivre sa remontrance.

– Je ne suis pas contente de Zoé, parce qu'elle est sale et qu'elle jette des pierres aux autres enfants.

Zoé avança brusquement sa main comme une patte de chat sauvage, mais elle se retira aussitôt et s'éloigna, bondissant derrière sa chèvre.

– Quelle misérable petite bambine, fit Gillette méditativement; il en tiendrait quatre comme elle dans les robes usées de Camille.

– Zoé n'est si malheureuse que par sa faute, répliqua Aube avec une paisible assurance. C'est ma petite protégée. Ses parents sont morts; elle a été recueillie par une brave femme qui l'élève et à qui je donne une pension.

– Une brave femme? En êtes-vous certaine? Zoé ne va pourtant ni à l'école, ni au catéchisme. Le chagrin et la faim sont écrits sur la figure de cette petite. Elle a l'air irascible, j'en conviens, mais pas méchante, et j'ai aperçu la femme dont vous parlez.

– Déjà? dit Auberte qui s'effrayait presque de voir Gillette, après six semaines de séjour, plus au fait qu'elle-même des particularités du pays.

– Oui, elle s'appelle Hermance. Cela ne me surprendrait pas qu'elle batte la fillette et qu'elle l'affame.

– Oh! s'écria Auberte suffoquée.

– En cette minute même, peut-être qu'elle la bat pour lui prendre l'argent que vous ne lui avez pas donné.

Aube étendit le bras pour repousser cette vision.

– Mettez-vous à la place d'Hermance, poursuit l'impitoyable Gillette. Comment une paysanne avide et sans aucuns principes religieux n'aurait-elle pas envie de donner à l'enfant, au lieu de tartines beurrées qui lui reviendraient très cher, un grand nombre de taloches qui ne lui coûtent rien et lui procurent une détente salutaire?

Et Gillette se trémoussa comme si elle avait bonne envie de s'accorder sur l'heure, et aux dépens d'Hermance, la consolation qu'elle venait de mentionner.

– Je fais ce que je peux, dit Auberte avec douceur: je n'ai pas que Zoé, je m'occupe encore de l'asile.

– Oui, vous entrez en petite princesse imposante près des marmots bouche bée. On vous montre les plus sages, vous leur donnez un bonbon sans même embrasser les mieux lavés, et vous sortez au milieu de leurs révérences.

– Vous m'avez vue? s'écria Aube divertie et impatientée par l'exactitude du tableau. Mais mes vieilles à qui je fais l'aumône...

– La vieille Catherine, par exemple, dans la hutte malsaine de laquelle je gage bien que vous n'êtes jamais allée.

– Olge ne passerait pas dans le chemin qui conduit chez Catherine.

– Et c'est là ce qui vous arrête?

Elle considéra les petits pieds idéalement chaussés, étendus languissants sur l'herbe et qui semblaient si peu faits vraiment pour de rudes sentiers, et elle s'adoucit pendant qu'Auberte se contraignait à dire:

– Vous ne savez comme c'est difficile d'aider les gens.

A qui le dites-vous? fit Gillette qui, cette fois, se remit à rire. Ne sommes-nous pas menacés de mort en ce moment, parce que le patriarche veut donner de l'ouvrage aux hommes de la montagne? Oui, de mort, ne vous bouleversez pas, dit-elle, riant toujours. Le patriarche a le projet d'établir une scierie qu'il dirigera lui-même. Rien ne lui sera plus aisé puisqu'il était ingénieur de la grande maison Devaine. Mais ce plan heurte les principes de certain pêcheur braconnier qui se croit des droits exorbitants sur la rivière dont le patriarche utilisera les eaux, et nous voilà toute la dynastie Jaux sur les bras.

– Oh! les Jaux, fit Aube, prenez garde! ce sont des gens très dangereux; ils se sont retranchés derrière le grand ravin où personne ne peut les poursuivre. Ils forment une sorte de clan à demi-sauvage, on ne les voit jamais; il n'y a guère que le chef Gédéon qui vienne à Mirieux vendre le produit de leur pêche et des corbeilles que font les femmes: mais ils ont si mauvaise réputation, que personne ne leur achète.

– C'est peut-être pour cela, dit irrévérencieusement Gillette, qu'ils sont contraints de braconner. En tout cas, Gédéon nous a fait déclarer la guerre par l'intermédiaire d'un garde; puis il est venu lui-même. Edmée et moi étions là.

– Vous n'êtes pas mortes de peur?

– Quelle poltronne vous faites! Que nous peuvent ces pauvres gens?

– Il faudrait vous défendre, le faire mettre en prison.

– En prison? ah! mais non. Nous nous préparons bravement à la lutte. Cet homme protège sa rivière, il ne veut pas que nous troublions les écrevisses et les truites qu'il considère comme sa propriété. C'est à nous de le mettre en déroute, ou de le convaincre.

Auberte, tout à tour indignée et confondue, mais vivement intéressée, ne songeait point à partir, non plus que Gillette.

– Je crois, conclut celle-ci, que ce n'est pas la bonne volonté qui vous manque, mais que vous éparpillez vos efforts; c'est comme une poignée de grains que vous sèmeriez à fleur de terre dans un vaste champ; ils produiraient des épis trop débiles et trop clairsemés pour jamais faire une bonne gerbe.

– Comment apprendrai-je à semer comme vous?

– Oh! il faudrait mon frère Hugues pour vous répondre.

Une gravité singulière se répandit en Gillette, transformant la jeune fille espiègle en une femme réfléchie qu'Aube ne connaissait encore pas.

– Je sais seulement, acheva Gillette, qu'on doit faire aux pauvres du bien moral et matériel, du bien tangible et durable: donner des secours réels, solides, atteindre les âmes et les corps; ne pas se rebuter, ne pas asservir les gens qu'on aide, mais les aider toujours au nom de Celui qui nous apprend à aimer les pauvres.

Auberte soupira: Je n'ai pas assez pensé à ces choses.

– Et vous avez cependant pensé beaucoup. Ah! mon père a bien raison de vous appeler mangeuse de lotus... Il ne veut

pas dire que vous ayez absorbé le fameux lotus du trésor de Menaudru, mais que vous aimez à vivre dans les nuages; vous savez que le lotus est la fleur symbolique de l'oubli et du rêve.

Au mot de trésor, Aube avait tourné la tête par un mouvement d'alarme vers la maisonnette fermée, comme murée, qui les dominait du haut de son talus vert et bornait la route par un de ses côtés, sa façade regardant à gauche dans un verger.

– Oui, dit Gillette, je sais: c'est là que demeure la fameuse demoiselle Anne de Mareux; mais je compte sur vous pour me compléter son histoire. C'est une histoire romanesque qui est si bien de votre ressort, que je gage que vous la savez par coeur dans ses plus invraisemblables détails. Je ne vous laisserai pas partir sans que vous m'ayez tout dit. Il est probable que nous ne nous parlerons plus, autant profiter de cette rencontre.

Mais comme Aube, inquiète, regardait toujours la maison au profil morose:

– Rassurez-vous, dit Gillette, il n'y a personne. Tenez.

Et elle s'en alla secouer la petite porte basse de bois plein, percée un peu en avant de la maison dans le mur du clos.

– J'entrerai même pour mieux vous convaincre. J'ai sur moi la clef d'une serre, cela suffira. Je me suis aperçue que, dans ce cher pays que j'aime déjà de tout mon coeur, malgré vous, il existait un unique modèle de clef. Chacun, cultivateur ou vieille demoiselle, – il me paraît que cette dernière catégorie abonde à Mirieux, – possède une clef énorme; chacun a la même et ferme sa porte avec une admirable conviction de sécurité, à moins qu'on

ne glisse l'ustensile sous la porte, par le trou qui sert à faire passer le chat. Et en y regardant bien...

Elle se pencha pour explorer la "chatière" qui, suivant l'usage local, s'arrondissait comme une lune ténébreuse au bas de la porte. Mais Aube rappela Gillette.

– Je crois, dit-elle, que Mlle Anne est absente.

Gillette vint se rasseoir.

– Je connais en effet cette histoire, poursuivit Auberte, et je vous la raconterai comme me l'a souvent dite Jeanne. Il y a longtemps, bien longtemps, quand le monde était plus jeune, les vieux rois qui avaient bâti Menaudru avaient amassé là un riche trésor dont il restait, au moment de la Révolution, encore bien des merveilles. Je vois qu'on vous a parlé du lotus, un joyau venu d'Egypte par des voies mystérieuses, prétendent les uns, mais qui, disent les autres, représente simplement notre colchique comtois, qui est une ravissante fleur. Le lotus avait une monture de fer, des pétales de saphir et des pistils de diamant. Ce lotus, ce lotus... dit-elle doucement, rêveusement, comme si elle voyait s'épanouir devant elle la fleur miraculeuse qui avait hanté ses rêves.

– Et, avec le lotus, restaient maints bijoux splendides dont le moindre valait une fortune. Sous la Révolution, le château fut envahi, mis à sac, et le trésor disparut.

Auberte se tut, et ce fut Gillette qui continua:

– Mais, pendant le dernier assaut qui fut livré à l'improviste dans la nuit, Mme de Mareux, la soeur du châtelain, parvint à sortir de Menaudru; le vieil intendant qui l'accompagnait fut

tué près de la chapelle, Mme de Mareux s'échappa, emportant un gros sachet de peau d'Espagne. Elle et son sachet gagnèrent l'Ecosse, où elle vécut avec son jeune fils, car elle était veuve. Elle revint en France à la Restauration avec ce fils et l'enfant de celui-ci; mais du trésor, il ne fut plus jamais question: elle nia l'avoir emporté et dit que l'intendant en avait eu seul le secret. En vain son frère, rentré en maître à Menaudru, l'interrogea-t-il avec des menaces: on apprit qu'elle avait vendu à des Juifs d'Angleterre des bijoux de grand prix dont on ne put retrouver les traces. Son fils et son petit-fils vécurent largement à l'étranger et l'on entendit plus parler d'eux jusqu'au jour où Mlle Anne, la fille du dernier Mareux, vint s'établir ici après la mort de son père, dont elle voulait sans doute réhabiliter la mémoire. Mais il paraît qu'à Mirieux, les vieilles histoires conservent leur fraîcheur. Le souvenir du lotus n'est pas aussi oublié qu'on pourrait le croire, une souillure mal définie s'attache au nom de Mareux: Mlle Anne n'a rencontré ici que froideur et presque mépris.

– Et pourtant, dit Auberte, elle est pauvre.

– Elle le paraît, fit Gillette, mais j'ai bien peur que ce soit elle qui nous dépouille de ce qui reste du trésor. Son père était joueur, dit(on; il a dû dissiper; mais ils ont gardé les bijoux compromettants ou d'un placement difficile.

– J'en ai peur aussi, dit Aube comme à regret.

Les deux jeunes filles relevèrent la tête; il y eut une sorte de glissement derrière la haie dont les longues branches flexibles ondulèrent. Aube murmura avec remords:

– Elle était là et nous a entendues...

Elles restèrent longtemps silencieuses; puis la voix d'Aube s'éleva de nouveau, lente et douce:

– J'aime mieux l'autre fin que Jeanne donne à la légende, et qui est peut-être la bonne. Le trésor est enfoui sous terre; et le lotus de Menaudru reflurira quand il sera découvert par une main assez innocente; et qui le trouvera y perdra son bonheur. On dit que ma grand'tante Auberte est morte après l'avoir cherché. Je me demande quelquefois si...

Elle s'arrêta, un doigt levé, dans une attitude un peu mystérieuse, dans l'ombre des arbres qui tombait sur son visage.

– Il me semble que je voudrais retrouver ce lotus...

– Cette fleur malfaisante? dit Gillette en se secouant.

Quel enfantillage! ma princesse de Menaudru, vous en remontreriez à nos babies. Mon Dieu, le soleil baisse, comme le temps s'est envolé... Enfin nous ne recommencerons pas de si tôt, c'est certain. Qu'est devenue Camille? Elle serait perchée sur l'un de ces arbres à nous épier que cela ne m'étonnerait pas. Méfiez-vous de Cam. C'est un malin singe, et elle ne s'est pas réconciliée avec vous. Pour moi, j'espère que vous ne m'en voulez plus. J'ai une grande contrition de ce que je vous ai fait... et de ce que je vous ai dit le premier jour. Je ne pensais pas moitié des méchancetés que je vous débitais, mais le vent de Menaudru m'avait un peu grisée. Vous aviez un air si bon que ça m'exaspérait; je ne voulais pas m'attendrir.

Tout cela vous est bien égal, nous ne sommes plus destinées à

nous revoir. C'est fini, n'est-ce pas?

Aube fit un signe affirmatif, tout mélancolique.

– Je me sauve; Hugues va peut-être passer la soirée chez nous. Il fera de la musique avec Stéphanie, piano et violon: c'est lui le violoniste. Alors, adieu, et sans rancune. Moi, je commence à vous pardonner.

Les deux jeunes filles se séparèrent.

Aube rentra par une allée toute garnie d'aiguilles de pin.

Oui, tout était dit: elle ne reverrait plus Gillette ni aucun des Droy; ils lui avaient fait des excuses, elle serait désormais à l'abri de leurs coups. Tout était bien dit, il n'y avait plus de rapprochement possible entre eux, puisqu'ils n'essayeraient même plus de lui nuire. Certes, elle s'en réjouissait; mais, tout en marchant sur Menaudru, elle pensa avec une sorte de consolation que Cam, tout au moins, ne lui avait pas pardonné.

L'après-midi finissait. Mme de Menaudru, assise à sa place habituelle près d'une porte-fenêtre du salon, tenait sa tapisserie. Aube entra, et en même temps qu'elle, comme amenée par la jeune fille, parut une onde d'or pourprée qu'envoya le couchant.

Aube ne prit point sa chaise haut perchée sur des pieds grêles, elle fit glisser sans bruit près de sa mère un large tabouret carré. Elle s'assit sur ce siège bas qui la mettait au niveau des genoux maternels, et elle demeura les mains croisées sur la jupe de la Comtesse, les lèvres un peu entr'ouvertes sans rien dire.

– Eh bien, Aube? fit Mme de Menaudru cessant de tirer l'aiguille.

Elle regarda ce visage délicat, aux tons finement ambrés, qui se tournait vers elle avec une expression d'attente un peu inquiète. Pour la première fois depuis le début de sa courte vie, Aube fronçait soucieusement ses sourcils à la courbe grave, toujours sereine. Mme de Menaudru passa le bout du doigt sur cet arc sombre pour le détendre en répétant:

– Eh bien, Aube?

Aube dit alors de sa voix lente, musicale, dont chaque mot prenait à cette lenteur même un prix singulier:

– Maman, faisons-nous notre devoir?

– Enfant, quelle question! dit la mère sans sourire. J'espère que oui... du moins, nous essayons d'être justes les uns pour les autres, de vivre dignement.

– Ce n'est pas ce que je veux dire, notre devoir envers...

Elle hésita.

– Les pauvres. Croyez-vous!.. Croyez-vous que nous le remplissions chrétiennement, en vue de leur vie éternelle, et de la nôtre?

Elle parlait plus bas encore, elle s'était appuyée contre les genoux de sa mère et cachait son visage sur son bras replié.

– Croyez-vous que nos aumônes suffisent? qu'il ne faudrait pas donner plus de nous-mêmes et agir davantage? être différents envers tout le monde, même envers ceux qui ne sont pas pauvres? Ne pensez-vous point qu'en ne vivant pas assez, nous vivons encore trop pour nous?

Elle releva ses yeux troublés sur sa mère, mais un changement

soudain se produisait dans la personne passive de la Comtesse; son visage se décomposa, devint d'une pâleur de cendre, elle dit avec une vivacité nerveuse qu'Auberte ne lui connaissait pas:

– Que voulez-vous de moi, que me veut-on encore? Je suis lasse, Aube, je ne peux pas faire plus, et nous faisons beaucoup déjà, plus que tant d'autres.

Son accent trahissait une souffrance, une angoisse véritables, la souffrance et l'angoisse d'une âme engourdie par l'esclavage, mais où subsistait une fibre vivante, sensible, qui vibrait éperdument avec une terreur malade au contact d'Auberte. L'enfant pensa que c'était cette suite de longues années qui avaient ainsi ployé peu à peu sa mère, qui l'avaient réduite à cet asservissement mélancolique; et elle pensa aussi que le même laps de temps ferait d'elle la même chose et que ce serait peut-être mieux ainsi.

– Chère Aube, reprit doucement la Comtesse, je ne peux pas tenter davantage et je crois que c'est assez. Cela ne suffit-il plus à votre conscience?

Dans les yeux d'Aube, il y avait encore un doute qui ne demandait qu'à être dissipé.

– Vous êtes bonne, dit-elle se pressant de nouveau contre sa mère.

– Chère, n'êtes-vous pas heureuse? N'avons-nous pas fait tout ce qui était en notre pouvoir pour vous plaire?

– Si, oh! si, fit un peu tristement Auberte, vous êtes bonne, vous m'aimez.

– Oui, fit simplement la mère.

– C'est à cause de moi que vous habitez Menaudru, vous et mon père; si je n'étais plus là...

La Comtesse, muette, regarda désespérément autour d'elle.

– Vous partiriez, acheva Auberte, n'est-il pas vrai? Ah! vous m'aimez beaucoup puisque vous ne pourriez pas vivre ici sans moi. Savez-vous, si je mourais, vous donneriez le château à Laurent.

Mme de Menaudru lui mit la main sur les lèvres et murmura, mais d'une voix presque paisible:

– Vous vous mariez, Auberte, et votre mari aura Menaudru. Aube secoua la tête.

– Vous avez déjà refusé deux ou trois partis que votre père et moi avons jugés acceptables quoique vous soyez encore jeune; mais nous désirons vous établir de bonne heure: ce jeune baron de Paux vous semble destiné. Vous vivriez ici avec nous, il serait notre second fils.

Aube s'était levée; sans une rougeur aux joues, elle dit en secouant toujours la tête avec douceur:

– Non, je ne marierai pas.

Et elle quitta la pièce.

Le soir, quand elle fut couchée dans son lit aux minces colonnes, – et, comme elle était fatiguée, elle se coucha avant la nuit tardive d'été, – elle pria Jeanne de laisser ses fenêtres ouvertes et elle demeura longtemps éveillée pendant que le crépuscule tiède et embaumé entraînait dans sa chambre, avec des

odeurs de sapin et de feuillage.

Tout était silencieux au château, et, dans la grande paix de Menaudru, elle entendait distinctement des bruits de voix monter d'une cour voisine. Cette cour était toute proche, mais une infranchissable barrière en séparait Auberte.

Il y avait entre Aube et les autres, sa vie et la vie des autres, un mur transparent, mais si froid, si épais, qu'elle ne pourrait jamais le franchir.

Son oreille percevait les ébats des jeunes Droy, jusqu'au son de leurs pas sur les feuilles tombées ou le sable. Ils devaient jouer aux raquettes: elle s'imaginait entendre le volant glisser dans les branches comme un être ailé, mystérieux. Une harmonie s'éleva, piano et violon unirent leurs accords qui n'interrompirent point le passage rythmé du volant dans les feuilles. Hugues jouait avec Stéphanie, les deux instruments se fondaient avec une rare perfection, le violon plus entraînant, le piano plus savant, tous deux aux sonorités nobles, à l'expression large. Et Aube, sans toutefois s'endormir, ne sentit plus dans sa couche la pesanteur lassée de son corps frêle; elle sombra dans un anéantissement bienheureux sous le souffle nocturne qui l'effleurait et qui, par instant, ramenait comme une vague légère, caressante, ses cheveux sur son visage immobile.

IV

Pendant les semaines suivantes, le bruit des exploits de la tribu se répandit dans toute la contrée que les Droy sillonnaient à pied, à bicyclette, en voiture, ou même en ballon, deux des garçons ayant essayé ce dernier genre de sport dans un appareil de leur invention, qui aurait été très ingénieux s'il n'avait crevé sur la tête d'une notabilité locale.

Ils se répandaient dans le pays, prétendaient les gens atrabilaires, comme une horde de sauterelles.

Mais ces sauterelles, à part quelques insignifiantes déprédations, ne mettaient jusqu'ici que leur propre existence en danger, et semaient des bienfaits sur leur tumultueux passage.

Leurs générosités prenaient bien parfois des formes excentriques, quand, par exemple, ils desséchaient eux-mêmes la mare qui donnait les fièvres aux enfants d'Adine, ou qu'ils rebâtissaient de leurs mains la maison de la vieille Catherine, et rendaient la vieille à moitié folle à son retour de l'hôpital dans sa bicoque transformée.

Par exemple, il était avéré qu'ils avaient enfermé le chat de dame Hermance dans une courge monstrueuse, orgueil de son jardin, qu'ils n'avaient pas craint de creuser jusqu'à l'écorce; quand dame Hermance appela son chat, le chat ne bougea point, mais la courge vint à sa maîtresse, toute roulante et titubante, ce qui lui donnait l'apparence ridicule et terrifiante

d'une courge ivre. Le patriarche paya la courge qui avait une grande valeur, il paya les terreurs de Mme Hermance et celle du chat qui n'étaient pas médiocres, les dégâts du jardin qui valait une fortune, et le scandale qui était incalculable. Les parents admonestèrent les coupables et apprirent, incidemment, qu'il avait été question d'enfermer dans la courge les babies qui, témoins de l'aventure, avaient envié le sort du chat et voulu s'associer à cette manifestation en faveur de Zoé contre Mme Hermance.

Les chroniques plus ou moins fantaisistes qui parvenaient aux oreilles d'Auberte, ne détournaient point la jeune fille des pensées que Gillette avait éveillées dans son esprit, et que sa conversation avec Mme de Menaudru n'avait fait qu'assoupir. Quoi qu'Aube voulût tenter, elle aurait à le faire seule, l'adjuration de sa mère lui avait été une réponse péremptoire. Aussi aurait-elle voulu en reparler à Gillette.

Oui, elle aurait voulu revoir Gillette, l'entendre, s'il le fallait, accuser et railler la jeune princesse aussi surannée que son antique palais; mais la revoir, respirer cette atmosphère qui semblait l'entourer et qui causait à Aube une sorte de naissant vertige.

Le matin, M. et Mme de Menaudru étaient partis pour Vichy, où le Comte devait faire une saison. Laurent les avait accompagnés et il les installerait là-bas avant de revenir près d'Auberte dont, pendant un mois, il aurait seul la garde. Jeanne s'était réveillée avec un accès de rhumatisme qui la clouait dans

sa chambre, Aube était donc encore un peu plus libre que de coutume.

Elle se sentait magnétiquement entraînée vers la Maison. Naguère, il lui suffisait de regarder le jardin depuis le vieux mur, près du sapin à la voix murmurante; à présent, elle avait besoin de voir la Maison elle-même, et ses habitants si faire se pouvait; et elle pensa à monter au moulin.

Ce moulin qui ne justifiait guère son nom puisque, de mémoire d'homme, on n'y avait jamais rien moulu, était une grosse tour carrée, encore solide, qui touchait presque à la Maison. On y entrait par une cour de Menaudru; mais la façade qui donnait chez les Droy avait une porte depuis longtemps condamnée, car le moulin appartenait au château sans partage.

Aube pénétra dans la lourde construction qui ne servait plus que d'abri aux outils de jardinage. Elle gravit l'escalier en échelle qui conduisait à l'étage supérieur. Elle haletait, il lui semblait faire quelque chose de pas très bien, d'un peu honteux même, qui tenait du métier d'espion; mais elle ne pouvait pas vaincre un irrésistible attrait.

Ce premier étage n'était qu'un grenier vide et ténébreux; le pas d'Auberte laissait sur le plancher comme un sillon dans la poussière; Auberte poussa à tâtons le verrou d'une porte et ouvrit. Elle reçut en plein visage un flot d'air et de grand jour. Elle s'avança avec précaution après avoir refermé. Le poste d'observation qu'elle avait choisi était périlleux; c'était, en réalité, une sorte de logette très étroite, semi-circulaire,

qui avait dû contenir autrefois quelque statue de saint, et que l'enchevêtrement d'une grande bignone fleurie séparait seule du vide en formant, de chaque côté de la niche, une draperie retombante. Mais quelle place aurait été mieux appropriée au dessein d'Auberte? Le moulin faisait angle avec la Maison sur le jardin; comme il était peu élevé, Aube se trouvait au-dessus du rez-de-chaussée: elle voyait, elle eût touché presque, sur l'espace dallé qui précédait la maison, une table rustique, des sièges d'osier, des pliants brodés de couleurs vives groupés comme pour une amicale causerie, parmi les grands fuchsias, les géraniums récemment placés et déjà vigoureux, et les vieux rosiers rouges aussi récemment élagués, treillissés librement et à l'aventure contre leurs supports branlants.

Sur la table, il y avait une vaste corbeille à ouvrage pleine de menus objets de lingerie en voie de raccommodage ou d'exécution, des livres ouverts, un album à dessin, et, tout autour, les jouets des babies, les raquettes et le volant de Camille. Elle dominait aussi un salon gai et clair avec ses larges meubles commodes, recouverts de toile à fleurs, une chambre d'amis toute simple, toute fraîche, aux rideaux de cretonne bise semée de corail, une très grande bibliothèque qui devait être le lieu de réunion par excellence; Aube y remarqua une quantité de tables, un piano à queue et des fleurs à foison jusque dans l'âtre de la cheminée où des grappes de cytise tardif s'écroulaient en cascade. Tout cela avait un aspect d'intimité active, gracieuse, qui alla au coeur d'Auberte.

Cette partie de la Maison semblait déserte, presque abandonnée. Tout le monde était probablement allé à la gare reconduire le fils aîné qui repartait ce matin; en tout cas, il n'y avait personne dans les pièces, personne dans le jardin qui déployait, à quelques pas de là, ses premiers ombrages. Auberte entendit bien un bruit, comme un craquement, mais c'était dans le moulin même qu'il s'était produit, provoqué sans doute par le passage de quelque rat effronté sur une planche vermoulue.

Décidément, Mme Droy et ses aides avaient fait miracle: au bout de cette courte période, l'installation de la famille était aussi complète que celle des plantes dont on avait garni le jardin. En relevant les yeux, Aube voyait encore, par les fenêtres grandes ouvertes, plusieurs pièces du premier étage, entre autres une salle d'étude où cahiers et livres s'amoncelaient sur différents pupitres en un studieux et pittoresque désordre; les murs, blanchis à la chaux, étaient tapissés de cartes géographiques, de tableaux noirs qu'enjolivaient des signes algébriques de cabalistique apparence, et des calculs compliqués dont les chiffres parurent à l'oeil méticuleux d'Aube fort biscornus. Et dans ce sanctuaire de la science qui devait être l'ancre des garçons, traînait un chapeau de jardin pareil à celui de Gillette, mais qui semblait plutôt le frère cadet du sien.

Et il y avait encore une chambre riante, si gaiement arrangée qu'elle portait pour Aube le nom de Gillette tracé en gros caractères sur ses murs. Près du lit laqué blanc de Gillette, tout près, dans une promiscuité frileuse et tendre, se blottissait un

petit lit de cuivre qui appartenait certainement à Camille; et l'étagère à livres, et le petit bureau, et le réveil-matin, et le prie-Dieu... Oh! c'était mal, c'était très mal de la part d'Aube, elle n'aurait pas dû regarder. Mais comment s'empêcher de voir un chat, un gros chat évidemment en fraude, caché sous l'édredon de soie claire qui couvrait le lit de Gillette? Il allongeait sa grosse tête à demi impudente, à demi inquiète, les oreilles tendues, avec un air de friponne ingénuité, si voluptueusement heureux dans son bonheur défendu, qu'Aube croyait entendre un ronron bruyant, irrépressible. Un fichu de linon blanc, artistement jeté sur l'édredon, semblait indiquer une complicité entre Gillette ou Cam et les méfaits de leur favori; Aube eut envie de rire, mais les deux lits voisins lui avaient donné bien plus envie de pleurer.

Mais si, il y avait quelqu'un dans la maison. Une persienne fut poussée, et, dans l'obscurité relative d'une autre pièce, Aube entrevit vaguement les rayons chargés de livres, les tentures foncées et sobres, les quelques bronzes d'un cabinet de travail masculin; une ombre svelte, aux lignes plus classiques que n'en avait la silhouette encore adolescente de Gillette, allait et venait, tournant le dos à Aube; ses mouvements faisaient deviner qu'elle époussetait et rangeait: elle avait même une bien aristocratique manière de se livrer à cette humble occupation.

Aube jugea que ce devait être Stéphanie d'Aumay, l'institutrice; mais elle interrompit ses suppositions, la belle ménagère s'assit sur le premier siège venu et sa robe forma naturellement des plis nobles autour d'elle; elle pencha la tête

sur sa main, puis d'un doigt, machinalement, elle effaça quelque chose sur sa joue, et Auberte comprit que l'inconnue pleurait.

Auberte se retira avec une sorte de douleur; elle se trouvait lâche d'avoir cédé à sa tentation, sa conscience sensitive se révolta, la pauvre hermine crut voir une tache sur les splendeurs angéliques de sa robe. Elle ferma les yeux pour ne plus surprendre, même l'espace d'une seconde, le moindre détail de l'intimité qu'elle violait.

Les yeux toujours fermés pour ne plus voir les jolies chambres, les livres ouverts, les lits voisins, le chat, la jeune fille qui pleurait, et les voyant en elle-même plus que jamais, elle se retourna, mais elle ne put rouvrir la porte; elle constata tout de suite qu'une main malveillante avait repoussé le verrou. Aube était prisonnière dans sa logette aérienne que les hirondelles frôlaient en passant.

La famille Droy revint en corps de la gare où elle avait reconduit Hugues.

Les promeneurs rentrèrent en retard pour le déjeuner.

Camille, assise à sa place, attendait patiemment, – au grand étonnement de Mlle Stéphanie, sa compagne de réclusion – qu'il plût aux autres de se mettre à table. Comme Mlle Cam avait été retenue au logis en punition d'un méfait, l'on considéra son attitude exemplaire comme une preuve irréfutable de conversion. Il n'y eut qu'Antoine, son voisin de table, sur les pieds duquel elle trépigna secrètement avec des transports d'allégresse, qui put entretenir des doutes à cet égard. Antoine supporta stoïquement

la meurtrissure de ses orteils en espérant que Cam, qui était une fiche mouche bien que douée d'un aiguillon un peu acéré, avait fait quelque bon coup dont il tirerait avantage.

Le départ d'Hugues après une si brève visite répandait un accablement général, le repas fut moins animé que d'habitude, l'apparition d'un gâteau de praline réveilla à peine ces esprits désabusés. Comme la chaleur était trop forte pour qu'on pût circuler, M. Droy proposa de passer sous les rosiers, devant le salon, l'heure de récréation qui suivait le repas. Mais Cam intervint en déclarant que le salon était la pièce la plus chaude de la maison, que les rosiers rouges portaient de petites braises en guise de fleurs, et qu'on ne jouirait d'un peu de fraîcheur que de l'autre côté de la maison, dans la grande cour.

Ils étaient tous trop abattus pour combattre cette opinion hasardée, et ils se rendirent dans la grande cour où ils avaient fait de si belles parties de raquettes pendant qu'Hugues et Stéphanie les favorisaient de leurs concerts.

Chacun s'assit à sa fantaisie sous l'ombre des catalpas.

Mlle Stéphanie était extrêmement calme, l'oeil le plus exercé n'aurait pu soupçonner cette personne correcte d'avoir épousseté ou d'avoir pleuré. Gillette se livrait à un bon petit entretien confidentiel avec Mme Droy au sujet des tabliers neufs des babies, thème sur lequel sa double qualité de fille aînée et de bras droit de sa mère lui donnait une compétence étendue. Elle traitait de telles questions avec une conscience à la fois appliquée et cavalière. Evidemment, Gillette, n'ayant point une âme de petite

bourgeoise ni un esprit façonné aux vulgaires et infimes tracas, faisait de son mieux pour s'y rompre et réunissait à la plus grande satisfaction de sa mère.

M. Droy, renversé sur son fauteuil pliant, fumait d'un air pacifique au milieu de son troupeau. De loin en loin, il étendait la main vers un enfant et tirait au hasard d'un air de délectation pensive quelque mèche safran, duveteuse, qui semblait accoutumée à cet exercice. Enfin, toute cette famille de forbans avait mine très bénévole. C'est à peine si deux ou trois garçons, à cheval sur des branches qu'ils taillaient à coups de couteau, envoyaient des éclats de bois et des brins de mousse sur la tête ou dans les yeux de l'assistance.

– Je n'ai pas entendu, ce matin, notre petite princesse passer sur sa mule, remarqua Mme Droy tout en recoiffant l'une des babies, laquelle recoiffait sa poupée avec des mouvements exactement pareils à ceux de sa mère.

– Elle n'est pas sortie, déclara Cam.

– Qu'en savez-vous? demanda Marc qui s'était allongé par terre, position qu'il jugeait indispensable pour reprendre des forces avant une nouvelle séance de mathématiques.

– Je le sais parce que je le sais, riposta Cam.

Elle se disposait à s'éloigner.

– Où vas-tu? cria Antoine en la saisissant aux poignets: il s'était déjà opposé vigoureusement à deux évasions de Cam, il accusait secrètement sa jeune soeur de vouloir le frustrer d'une fructueuse découverte. Cam retomba à terre; elle s'occupa

rageusement à arracher de l'herbe jusqu'à l'instant où Gillette, qui en avait fini avec Mme Droy, demanda à Stéphanie si elle ne pourrait pas prendre des branches de bignone pour sujet de sa prochaine aquarelle.

– Oui, l'idée est bonne, dit Stéphanie.

– Et tu trouveras de la bignone contre le mur de la tour, fit Edmée. Du reste, je vais...

– Non, moi, j'y vais! s'écria avec une complaisance ardente Camille.

– Nous y allons tous, intercala M. Droy pendant qu'Antoine maintenait Camille pourpre de colère. Il est l'heure de remonter pour les garçons, nous passerons par là. Vous avez pris votre congé du jeudi ce matin, et demain est le jour de votre professeur.

Comme les intonations rapides et décidées de M. Droy avaient le pouvoir infallible d'obtenir autour de lui l'obéissance, tous les enfants étaient déjà sur pied et chacun se disposait à tourner la maison. Gillette qui, tout en marchant, avait passé son bras autour des épaules de Camille, fut frappée par la contenance égarée de la petite fille. Cam s'efforçait de passer la première comme pour empêcher quelque chose.

– De la bignone, dites-vous? demanda, quand ils furent devant le salon, Mme Droy tout en se dirigeant vers sa table à ouvrage et son installation en plein air: Voilà de quoi choisir. Il faudrait peut-être une échelle, ajouta-t-elle en regardant le moulin. Mais...

Elle s'interrompit, pétrifiée.

– Chut, dit M. Droy, d'un air divertí. Il y a une petite sainte dans la niche.

Ils levèrent tous la tête du même côté et demeurèrent stupéfaits.

Il y avait vraiment une petite sainte dans la niche enguirlandée de bignone. Elle était vêtue de serge blanche; sa grande capeline de surah blanc, rejetée en arrière, nimbait sa tête brune comme d'une immense corolle de fleurs, et les fleurs lourdes, éclatantes, de la bignone mettaient une note de splendeur presque exotique au cadre de sa jeune beauté immatérielle.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.